Recueil des Courriers d'information en hommage à

CHRISTIANE SINGER

Janvier à décembre

UNE DÉMARCHE DE
Joëlle Gisiger
&
Michel von Wyss

Fiches de lectures proposées par Michel von Wyss

Année 2017

Mise en page par Antoine Ducommun

Citations illustrées

Durant toute l'année 2017, Antoine Ducommun a illustré des citations de Christiane Singer avec ses photoGraphies.

Vous pourrez retrouver ce travail de mise en image en vous rendant sur le site :
www.aduco.ch/ChristianeSinger

Courrier d'information en hommage à

CHRISTIANE SINGER

Janvier 2017

PAR
Joëlle Gisiger
&
Michel von Wyss

Année 2017

Hommages à Christiane Singer

Bonjour à vous, à nous, toutes et tous pour qui Christiane a tant compté et continue d'être l'un des phares de chacune de nos existences !

A l'aube de 2017, nous sommes nombreuses et nombreux à nous dire : « Dix ans déjà ! ». Il y aura en effet dix ans le quatre avril prochain que Christiane a quitté ce monde visible, terre à terre, pour un ailleurs qu'elle pressentait comme n'étant ni séparé de nous, ni nécessairement éloigné, mais un ailleurs tout de même.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi : j'avoue humblement et en toute simplicité qu'au cours de ces dix dernières années, je n'ai pas toujours su conserver l'ardeur, la fringale de vie, l'intensité de la présence qui me furent inoculées de 2000 à 2007. Pendant cette période, j'ai passé de nombreux séjours à Rastenberg pour y jardiner. Cela a chaque fois été l'occasion de me ressourcer en côtoyant Christiane, source intarissable de stimulation et d'ouverture vers la Lumière, mais aussi de me recharger de la force de ce lieu si particulier aux énergies puissantes et uniques.

Ayant commencé de relire l'oeuvre littéraire de Christiane, il y a deux ans, j'ai constaté que l'effet « madeleine de Proust » fonctionnait bien pour moi. Cela m'a permis de recontacter dans leurs qualités aux multiples facettes, les atmosphères partagées. Je me suis aussi mieux reconnecté à la part lumineuse en moi, celle avec laquelle j'aime faire alliance ! J'ai constaté de plus que chacun des livres

de Christiane comporte, pour moi, un message central différent et complémentaire à tous les autres. La période où il a été écrit, sa place dans le chemin de vie de Christiane, lui donne aussi une tonalité, une couleur spécifique.

Pour manifester ma gratitude à Christiane, mais aussi à Giorgio, pour tout ce que j'ai reçu à Rastenberg, j'aimerais donc, tout au long de 2017, donner à celles et ceux qui y sont ouvert(e)s, l'envie de reprendre en mains les livres de Christiane. Cela pourrait être l'occasion d'en faire une nouvelle lecture avec le niveau de conscience d'aujourd'hui, différent de celui d'il y a dix ou vingt ans.

Aussi, je vous proposerai, si vous le souhaitez, au cours de chacun des mois de 2017, un petit texte relatif à l'un des livres de Christiane : brèves notes de lecture, quelques éléments de la biographie de Christiane à l'époque de l'écriture et/ou résonance en moi des thèmes du livre ... Douze mois, douze titres. Je commencerai en janvier avec « La mort viennoise » (1978), puis avancerai au fil de l'année en respectant l'ordre chronologique des livres retenus.

J'ai partagé l'intention de cet hommage avec Joëlle Gisiger, « fille de coeur » de Christiane. Cela lui a plu et elle souhaite s'y associer à sa façon. Elle va donc continuer cette présentation.

Dernièrement Michel me contacte pour me parler de son projet et me partager quelques écrits qu'il avait déjà faits. Je ne pouvais que l'encourager à continuer, tant cela redonnait corps aux livres de Christiane avec son regard qui suscitait l'élan de s'y replonger.

Me proposant de me joindre à lui, j'ai pensé aux aphorismes de Christiane. Ayant côtoyé Christiane pendant ses dernières années de vie, je retrouve, dans ses phrases, sa clarté, sa façon de jouer avec la langue française, son humour et sa manière de « livrer passage » à quelque chose de plus grand qu'elle. Jusqu'au bout, et même mourante dans son lit d'hôpital, elle a été Vivante... Cette notion du sacré de la Vie, je le retrouve le plus souvent dans ses « sentences » ; c'est pourquoi, depuis son départ, l'envie de les transmettre me tenaient à cœur.

En échangeant avec Michel, l'idée m'est venue de partager avec vous une phrase par semaine pendant l'année 2017. J'ai eu le désir de les associer à des photos.
J'ai immédiatement pensé à mon collègue, Antoine Ducommun, qui sait poser son regard sensible de photographe sur tout ce qui nous entoure. Il a tout de suite été enthousiasmé par cette idée.

Venait ensuite la question de la manière de diffuser ces textes. Par mail, il n'est plus possible de les envoyer à un grand nombre de personnes sans qu'ils ne soient perçus comme des spam. Antoine nous a alors proposé d'utiliser son site pour avoir accès à « Newsletter ». Un grand merci à lui.

Ce premier envoi nous permet de se mettre en lien avec vous afin de vous proposer ce partage. Comme nous regroupons plusieurs listings, il est possible que vous receviez à double ce mail – malgré notre effort à les trier – ; si c'est le cas, veuillez nous en excuser. Bien sûr, c'est une proposition que nous vous faisons ; si cela ne venait pas ou plus à faire résonance en vous, vous pouvez vous désinscrire à tout moment.

Cet envoi est complètement ouvert à d'autres et, sans restriction aucune, vous pouvez l'envoyer et le propager immodérément.

A la joie de ce partage
avec vous,
Joëlle Gisiger &
Michel von Wyss

Inscription aux courriers en hommage à Christiane Singer :
http://aduco.ch/ChristianeSinger/

En hommage à Christiane Singer

La mort Viennoise

PAR Michel von Wyss

Janvier 2017

La Mort Viennoise

PRIX DES LIBRAIRES (1979)

Avec ce petit livre, Christiane Singer nous emmène dans la Vienne de la fin du XVIIème siècle. On y rencontre une famille princière que l'on suit dans sa quotidienneté et dans ses états d'âme.

Tour à tour, Johannes, le jeune prince et Eleonore, sa mère, vont rompre avec les règles du protocole. Ils vont venir se mêler au terreau humain le plus populeux et sordide de la capitale impériale. Ce sera l'occasion pour eux deux de prendre la mesure du fossé vertigineux qui sépare cette foule en lutte pour sa survie de la minorité des privilégiés dont ils font partie et qui mènent grand train de vie avec hôtels particuliers, nombreux attelages et carrosses, laquais et moult autres personnels de maison, qui ont aussi la possibilité de partir vite, loin et si nécessaire pour longtemps lorsque une catastrophe - dans le cas particulier la peste - s'abat sur la ville, comme ce fût le

cas lors de la période relatée dans ce livre.

L'épidémie place sous un éclairage d'autant plus vif les contrastes sociaux et les criantes injustices qu'ils recouvrent.

En 1978, Christiane a 35 ans. Elle est mariée avec Giorgio Thurn depuis une dizaine d'années. Dorian est un bambin et Raphaël naîtra environ deux ans plus tard.

Certes, en venant vivre à Rastenberg, quelques années plus tôt, Christiane s'est rapprochée des racines d'avant-guerre de sa famille. En effet, ses parents avaient quitté l'Autriche au milieu des années 30, époque de la montée du nazisme, d'abord pour Paris. Ils s'étaient installés ensuite en 1940 à Marseille, alors encore en zone libre, ville où elle est née et a grandi. A Rastenberg, Christiane se trouve projetée dans un univers féodal encore omniprésent, dont il n'est pas facile de rester indemne, au fil du temps. La famille Thurn Valsassina fait en effet partie de la grande aristocratie germanique et italienne dont les membres portent les titres de comte et comtesse. Elle possède depuis près de deux cent cinquante ans le château fort du XII ème siècle de Rastenberg et ses terres comprenant notamment près de mille hectares de forêts.

Rappelons-nous aussi que Giorgio et Christiane ont vécu, peu après leur mariage, les événements de mai 1968 en Suisse. Giorgio faisait alors à Zurich ses études d'architecture si ardemment souhaitées. En effet, il avait d'abord dû faire comme son père, par loyauté familiale, des études d'ingénieur forestier en Autriche. Pendant les études d'architecture de Giorgio, Christiane gagnait leur vie en enseignant les langues et la philosophie aux universités de Bâle puis de Fribourg. Politiquement, ils étaient alors dans la mouvance maoïste, ce qui ne manquait pas de leur faire prendre pour le moins du recul par rapport à leurs racines familiales ancrées dans la haute société !

Christiane n'aimait pas du tout l'esprit bourgeois, médiocre et conventionnel de la « bonne société » viennoise de ces années 1970-1980. A travers « La mort viennoise » et grâce à trois siècles de distance astucieusement posés pour égarer les lecteurs, Christiane dit leur fait à ces milieux dont la pesanteur et la vacuité la révulsent. Par là-même, elle embrasse son destin qui pourrait sembler impossible à l'observateur extérieur, en exorcisant ainsi les aspects dont elle veut se distancer du milieu social dans lequel elle est désormais engagée pour la vie.

Que de mots choisis, ciselés, pour décrire la fange, la misère, les estropiés, la bestialité des bas quartiers de Vienne et de leurs habitants, qui survivent plus qu'ils ne vivent ! Est-elle là à sa place, cette virtuosité de Christiane dans l'emploi de la langue française pour décrire un monde populeux pour lequel l'argot le plus « brut de décoffrage » semblerait être le seul à sa juste place ? Ce décalage, choquant à première vue, ne fait, à la réflexion, que de souligner celui des deux personnages principaux du livre qui quittent, eux aussi, le milieu qui est le leur pour une immersion dans le « tout autre ». En outre, cela donne à cette description la précision des tableaux de Breughel qui peignait, lui aussi, des scènes populaires de la même époque avec son génie artistique et une infinité de détails qui apportent, chacun, une touche supplémentaire, souvent documentaire et sinon romanesque.

Michel von Wyss

Inscription aux courriers en hommage à Christiane Singer :
http://aduco.ch/ChristianeSinger/

En hommage à Christiane Singer

La Guerre des Filles

PAR
Michel von Wyss

Février 2017

La guerre des Filles

Éd. Albin Michel (1981)

On est en l'an de grâce 736. Vlasta, héritière de la reine de Bohème, entraîne les femmes éprises de liberté et avides du respect de leur dignité à s'affirmer clairement face aux hommes.
En effet, ceux-ci cherchent constamment à leur imposer leurs lois arbitraires, autoritaires et factices. Ces lois pervertissent l'ordre de la nature, l'ordre du monde rappelé par celui des divinités païennes d'alors.
Dès lors, ces femmes, toujours plus nombreuses, prennent les armes, édifient une grande citadelle, Diewin, et se démarquent radicalement du monde des hommes tout en le combattant. Sans aucune compassion réciproque, les deux camps se rendent «œil pour œil», «dent pour dent» les coups et les traîtrises reçus de part et d'autre.

Photo Anderson

Entre hommes et femmes, peut-on vivre dans deux logiques séparées et inconciliables ? N'est-on pas «condamnés» à trouver, au-delà des deux polarités, une complémentarité qui soit gagnante de part et d'autre ?
La guerre des filles ne connaîtra pas de fin heureuse. Elle se terminera par l'écrasement des femmes libres, les hommes étant venus en surnombre pour exterminer leur citadelle et faire ainsi taire leurs velléités d'indépendance.
Tout au long de l'histoire, Mio, le nabot, se trouve être le témoin de l'atmosphère

régnant dans chacun des deux camps. Tant d'un côté que de l'autre, la logique guerrière et la folie meurtrière n'empêchent pas la nostalgie de la présence de l'autre genre à ses côtés. Cela invite à se demander comment aller, dans la vie en général et en amour en particulier, vers un monde où les uns, les unes et les autres aient leur place à part entière… tout en cheminant ensemble entre harmonie et résolution des conflits.

Christiane Singer écrit ce roman juste après la naissance de son deuxième fils, Raphaël. Cette époque est fortement influencée par les idées du MLF qui revendique la fin de la mainmise des hommes sur les femmes.
L'enjeu sociétal majeur, c'est celui, pour la femme, de prendre une place à part entière dans la société, son droit à ne pas vivre «à l'ombre d'un mari», à pouvoir s'épanouir dans un travail intéressant et pas seulement dans un ménage au milieu des enfants ! L'autonomie financière ainsi que la liberté sexuelle sont aussi au cœur de ces revendications fortes. Rappelons-nous que l'épidémie du SIDA ne se déclarera qu'en 1983, deux ans après la parution de «La guerre des filles».

On sent Christiane s'identifier à Vlasta, non pas pour «tuer les hommes» (elle en a désormais trois à chérir dans sa petite famille), mais pour imposer sans concessions la reconnaissance de l'égalité des droits des hommes et des femmes face à tout ce — et à tous ceux — qui s'y opposerai(en)t. Lorsque Christiane évoque cette guerre entre hommes et femmes, il faut la comprendre aussi (comme elle l'a souvent explicité oralement), au sens plus large «du masculin» et «du féminin» en chacune et chacun de nous. Il est en effet pathétique de voir certaines femmes se profiler en politique ou dans le monde des affaires en adoptant exclusivement les idées et valeurs masculines et en reniant celles qui font la spécificité et la force du «féminin en soi», notamment tout ce qui touche au soin, à la protection de la vie et à celle de la nature qui en est le support.

Dans plusieurs de ses livres ultérieurs, Christiane reprendra et développera ce thème. Dans «Du bon usage des crises», elle reviendra notamment sur la notion de «libération de la femme» pour la discuter. Elle mettra alors bien en évidence qu'il ne s'agit pas «d'envoyer promener» toutes les interdépendances dans lesquelles la vie nous a placés et qui sont à honorer. Elle nous rappellera aussi malicieusement que les seules cellules du corps qui sont «émancipées» sont les cellules cancéreuses !

Pour traiter ce thème, qui était en 1981 d'une grande actualité, Christiane Singer a situé son propos dans la Bohème encore païenne du début du VIIIe siècle. Ce tableau vivant prend donc place, une nouvelle fois, non loin de Rastenberg. La plaine de Bohème s'étend en effet, par-delà les proches collines, jusqu'à Prague au nord de la forteresse médiévale qui lui tient lieu d'habitation.

Petite anecdote à ce sujet. Pour écrire ce livre, Christiane avait besoin de pouvoir vraiment s'isoler temporairement de ses deux garçons petits, sans pour autant être trop loin d'eux dont la garde était, pendant ses moments réguliers d'écriture, confiée à quelqu'un d'autre. Elle choisit de le faire dans la petite tourelle située au nord du donjon du château, en surplomb de la chapelle. De là, on peut percevoir, par temps clair, à travers la cime des grands arbres, la plaine de Bohème. On y accède par un dédale dans les toits du château qui se termine par un escalier en bois, puis le dernier niveau à gravir par une petite échelle. L'espace de la tourelle est exigu et spartiate, à peine plus de deux mètres sur deux, une table, une chaise, trois ouvertures (est, nord et ouest) dont les deux plus grandes n'ont que des volets et pas de vitres. La belle charpente de la tourelle est entièrement visible de l'intérieur. Seul autre «ornement» un peu lugubre, un très vieux crucifix où le corps du Christ en plâtre est non seulement crucifié, mais de plus cassé en deux au niveau du bassin. Pas d'eau, pas de chauffage, pas d'électricité. On y est de plus en compagnie d'une population pacifique de chauves-souris, actives la nuit et de faucons crécerelles tournoyant à l'extérieur, le jour. Cette description correspond à l'état de cet espace en été 2001, année où Christiane m'avait proposé de m'y installer pour me permettre d'avoir un coin à moi. Elle m'avait dit alors que personne ne l'avait occupé depuis qu'elle y avait écrit «la guerre des filles», vingt ans plus tôt.

Avec les manifestations partout dans le monde, le 21 janvier 2017, en faveur du respect de la dignité et de l'égalité des droits des femmes, au lendemain de la prestation de serment de Donald Trump, ce livre retrouve aujourd'hui, comme par un clin d'œil de Christiane, une parfaite actualité. Bonne lecture !

Michel von Wyss

Inscription aux courriers en hommage à Christiane Singer :
http://aduco.ch/ChristianeSinger/

En hommage à Christiane Singer

Les Âges de la Vie

PAR
Michel von Wyss

Mars 2017

Les Âges de la Vie

Éd. Albin Michel (1983)

Avec ce livre, Christiane Singer nous emmène dans un voyage bien particulier. Elle va nous faire cheminer à travers les différents «pays» que sont, pour elle, les âges de la vie. Christiane se les représente comme des vallées différentes ayant chacune sa topographie et son propre climat. Elles sont reliées entre elles par des passages, des cols, qui ne sont pas toujours aisés à franchir. En effet, la nostalgie peut rendre difficile le deuil à faire d'une étape de la vie désormais révolue. L'auteure nous engage vivement à faire le pas : *«rien ne te sera ôté, en cours d'existence sans qu'autre chose d'aussi précieux ne te soit donné en contrepartie».*

Dans mon texte de ce mois, je recours à d'assez longues citations de Christiane. Je le fais sciemment après avoir cherché à présenter moi-même l'essence de ce livre de façon complète et nuancée : elle le fait tellement mieux. À elle donc la plume !

Pourquoi tant d'insistance pour restituer à chaque âge de la vie ses particularités, sa pleine valeur, toute son intégrité ? Christiane nous fait voir, références à l'appui, comment se font ces transitions dans les différentes civilisations. Voici son constat :

«Dans toutes les cultures apparaît le même soin amoureux de prendre en charge la vie humaine, de la naissance à la mort dans un réseau multiple d'images et de mythes. Les passages ont toujours un caractère initiatique. Seule notre civilisation, mercantile à l'excès, bâtie sur le rapt et la domination, ignore et nie les diverses manières qu'il y a d'être au monde au profit d'un seul culte hypertrophique et pathogène, celui de la jeunesse».(...)

«Cette vie, notre vie (...) se

voit expédiée en trois stations : un cours préparatoire bâclé, brutal, indifférent aux lois de l'enfance, «une jeunesse» gonflée aux silicones et artificieusement prolongée en âge adulte plein d'agitation et une vieillesse, diverticule déplaisant dont les progrès de la science nous promettent pour bientôt l'ablation.»

Christiane revient sur la spécificité de chacun des âges et leur juste inscription dans cette grande respiration qu'est la vie :
«C'est oublier que la vie entière est un jeu d'alternances:tantôt l'espace qui nous est accordé se dilate jusqu'à l'infini, tantôt son étroitesse nous coud dans un sac.
La liberté neuve qu'offre la naissance au petit enfant de l'homme, après l'étroit séjour dans la matrice, commence d'abord par l'effarer.
Plus tard, brisant lui-même l'invisible coquille qui le retient près de sa mère, il s'élancera là où ses quatre pattes, puis ses deux jambes le portent.
Et l'un après l'autre, les âges de la vie (...) ouvrent d'autres champs, bousculent clôtures et barrières, reculent toujours plus loin les limites de son royaume.
Jeune, son impétuosité et l'appel du large lui révèlent d'autres manières d'être au monde, dans l'irremplaçable ivresse des errances.
Mais l'existence, (...) dans les infinis qu'elle ouvre, dissimule ses trappes. D'invisibles verrous claquent (...). Le désespoir, la maladie, la solitude non voulue l'enferment. Parfois, au contraire, c'est l'amour (...) dont les délices l'emprisonnent.

Encore plus tard, adulte, de son plein gré, dans un univers devenu soudain trop vaste, il édifie ses clôtures volontaires, opte pour un métier, fonde une famille. Autour de lui, tout se resserre.(...) Mais si modeste soit-il, cet univers, microcosme de l'autre, est le sien.
Son devoir accompli, ses enfants élevés, sa mesure pleinement donnée, il peut s'élever à nouveau vers une liberté neuve. (...) Puis, la vieillesse ralentit ses pas. L'espace se rétrécit à nouveau. L'invisible coquille se ressoude doucement autour de lui. La terre le reprend. (...)
Là où l'espace apparaît le plus étroit s'ouvrent soudain, — par d'imprévisibles mécanismes — les perspectives les plus illimitées.»

Mère de deux enfants encore bien jeunes, en 1983, Christiane se trouve alors dans l'une de ces phases de l'existence qu'elle vient de décrire, dans laquelle l'espace de liberté n'est pas des plus large ! Ayant alors quarante ans, elle assume désormais pleinement cet âge adulte qui est distinct de «la jeunesse». La rédaction de ce livre à ce moment-là de son existence lui permet de souligner les réalités incontournables inhérentes à l'âge dans lequel elle se situe alors. Cela lui permet de les vivre et de les accepter sans réserve et en toute conscience. Elle nous suggère d'en faire autant.

Dans une interview radiophonique, Christiane donne encore un éclairage complémentaire sur ce livre : *«J'ai écrit un livre sur les âges de la vie. J'ai tenté de montrer les métamorphoses de l'être au cours de la vie. Il est évident que cela ne vaut que si l'on a appris, en cours d'existence, à mourir. Et ces occasions nous sont données si souvent : toutes les crises, les séparations et les maladies (...) Tout nous invite à apprendre et à laisser derrière nous. La mort ne nous enlèvera que ce que nous aurons voulu posséder. Le reste, elle n'a pas de prise sur le reste. Et c'est dans ce dépouillement progressif que se crée une liberté immense et un espace agrandi, exactement ce qu'on n'avait pas soupçonné. Moi, j'ai une confiance immense dans le vieillissement parce que je dois à cette acceptation de vieillir une ouverture qui est insoupçonnable quand on n'a pas l'audace d'y entrer.»* (Tiré de WIKIPEDIA, pages sur Christiane Singer)

Chacun des âges de la vie fait l'objet d'un chapitre. Christiane Singer s'y attarde en s'appuyant tour à tour sur son vécu ou sur celui de personnes proches, plus âgées qu'elle. Elle fait aussi de nombreux emprunts à l'anthropologie pour illustrer la dimension initiatique des rites de passage d'un âge au suivant dans les sociétés traditionnelles. Elle met en évidence la dimension sacrée qui les entoure toujours. C'est seulement dans notre civilisation «avancée» (au sens de «faisandée» !) que cette dimension est absente. Plus encore, Christiane nous rappelle entre les lignes que notre société mercantile s'acharne à nier et si nécessaire à extirper le sacré de la vie pour éviter d'en respecter et d'en honorer les étapes ainsi que les lois.

C'est là, à mon sens, le message central que Christiane Singer nous propose avec ce voyage passionnant auquel elle nous convie. Elle nous invite à nous approprier pleinement et en conscience (puis à lâcher, à laisser, le moment venu) les «pays» ainsi traversés en compagnie de la cohorte humaine avec laquelle nous cheminons et qui, à l'image d'une forêt et de ses arbres, se renouvelle progressivement.

Michel von Wyss

Inscription aux courriers en hommage à Christiane Singer :
http://aduco.ch/ChristianeSinger/

En hommage à Christiane Singer

Histoire d'âme

PAR
Michel von Wyss

Avril 2017

Histoire d'âme

Éditeur : Albin Michel (1988)
Prix Albert Camus 1989

Liliane B. est peintre. Elle est depuis plusieurs années veuve d'Adrien. Elle est aussi mère d'Yvan, douze ans, vivant en pensionnat dans une ville lointaine. Liliane est en outre amante d'Aldo. Elle habite seule dans une maison à la campagne. Un jour, elle se prend à aimer vraiment Adrien, son mari mort, d'un amour intense qui ne lui laisse désormais aucun répit.

Elle envoie son amant *« aux pives »*, comme on dit chez nous, bien que cette relation soit physiquement exultante, excédée désormais de toujours chercher à plaire, niant par là une part d'elle-même, la plus profonde.

Ce rejet du paraître, cette aspiration soudaine à être à l'essentiel, ouvrent sur des abîmes vertigineux : prise de conscience de n'avoir jusque là pas vécu le moment présent (hormis dans quelques fulgurances), d'avoir *« flotté, sans le savoir, à la surface des choses »*, d'avoir le plus souvent vécu inconsciemment dans l'attente d'un hypothétique événement, de quelque chose d'autre de substantiel.

Une spirale de dévalorisation d'elle-même entraîne Liliane B. dans une nuit de l'âme de plus en plus ténébreuse. Dès lors, le spectre du suicide se fait chaque jour plus obsédant. Ce temps est l'occasion pour Liliane de se remémorer divers moments-clés de sa vie et ce qu'elle en a fait. À la mesure du gouffre qui s'ouvre sous elle, une

compréhension profonde de la vie, de sa sagesse et de ses valeurs lui est peu à peu révélée :
« J'ai laissé mourir mon bégonia. Je ne suis pas la seule que ma détresse a fait faner et flétrir. Ose regarder même ce contentement sordide que cela peut te procurer ! »

« Personne ne peut m'aider, sinon moi-même. Ne suis-je pas seule à connaître la cryptographie de mon passé ? »
Une visite, Milena, jusque là inconnue, lui renvoie une vérité au sujet de ce qui l'entoure : *« Les choses ici ne sont pas seulement belles, elles sont aimées. Leur rayonnement est bénéfique. »*

« Souvenez-vous de ce que vous avez VU et non de ce que vous avez cessé de voir. Ces choses-là sont indicibles. Elles ne sont saisies que par fulgurations. »

« Ne te préoccupe que du pied que tu es en train de poser. »

« Tout sur terre est porté par nos visions. Toute guerre a son début dans un cœur humain et chaque paix, sur terre, commence par une main ouverte. »

Dans une nuit glaciale d'hiver, Liliane B. part à pied dans la neige, droit devant elle. *« Je marcherai toute la nuit. J'irai devant moi jusqu'à ce que la souffrance ait lâché prise. Si je rentre de cette équipée, ce sera sans mon ego, sans mon bourreau »*. Elle s'enfonce dans la forêt, marche des heures et des heures jusqu'à ce que l'épuisement la prive de ses jambes. Il est donc déjà bien tard pour se faire les réflexions suivantes :

« Non, je n'aimerais pas mourir de froid et d'épuisement dans cette nuit où je comprends deux ou trois choses de la vie et de la mort, deux ou trois choses qui me jetteraient en conscience, si je les vivais ! »

« Quelque chose en moi n'est pas né avec moi et ne mourra pas avec moi. Par cette certitude, tout est changé. »

Au petit matin, un paysan sent qu'il doit faire un détour avec son tracteur par une piste forestière où personne ne passe en hiver. Il trouve Liliane B. inanimée et l'amène jusqu'à l'hôpital dans la grosse pelle de son tracteur. Il y a improvisé une litière de fortune avec des sacs en plastique vides qui ont contenu des engrais chimiques et avec sa propre veste.

Après quelques jours, remise sur pied, Liliane B. rentre chez elle. Désormais, elle n'est plus tout à fait la même. Elle a réussi à fausser compagnie à *« son petit double »* : Sébastien Ego, spécialiste de la défense des intérêts personnels, matériels, celui qui prône les solutions de facilité, l'attachement à la bonne image de soi…

Ces traversées de désert, ces nuits de l'âme, chacune et chacun de nous a l'occasion d'en rencontrer un jour ou l'autre pour autant qu'il s'en donne l'espace, l'autorisation de les reconnaître et de les vivre pleinement. Christiane Singer plaide pour que nous nous permettions d'aller dans ces circonstances jusqu'au fond du trou, là où *« stagnent nos boues »*, là où notre pied peut enfin donner un élan pour nous permettre de remonter à la surface. Une crise est une occasion de changer ce qui doit l'être, de laisser derrière nous les scories, la part de nous qui n'est plus vivante. Certes, il y a un pan d'inconnu dans ce qui m'attend, nous attend, mais cela en vaut la peine. Nous avons à advenir, à aller vers notre destin.

En 1988, Christiane Singer a 45 ans. Elle dédie ce roman à Giorgio, son mari. Il y a vraisemblablement une dimension autobiographique dans cette évocation d'une crise existentielle profonde, fondatrice. L'auteure ne pourrait pas en parler avec une telle force et une telle justesse si elle ne l'avait pas d'une façon ou d'une autre traversée elle-même. Mais ne cherchons pas à en savoir plus. Conservons juste, précieusement et avec gratitude, toutes les perles glanées à travers ce partage. Et notamment encore celles-ci :

« Rien ne m'est dû, tout est cadeau »

« Chaque geste auquel l'âme et les sens adhèrent ensemble, irradie jusqu'au bout du monde »

« Merci pour les échecs, merci pour les réussites. Merci pour tes qualités, merci pour tes défauts ».

Michel von Wyss

Inscription aux courriers en hommage à Christiane Singer :
http://aduco.ch/ChristianeSinger/

En hommage à Christiane Singer

UNE PASSION

PAR
Michel von Wyss

Mai 2017

Une Passion

Éditeur : Albin Michel (1992)
Prix des Ecrivains croyants (1993)

« Je veux parler d'amour dans ces pages, dans toutes ces pages... Tout ce qui a été dit, murmuré, hurlé, crié parle d'amour ». Ainsi s'exprime, au soir de sa vie, la religieuse Héloïse dont l'amant, Abélard fût au XII ème siècle, châtré sur ordre de l'évêque Fulbert. A travers cette évocation d'une des plus célèbres histoires d'amour de l'Occident, Christiane Singer exprime, dans un texte fulgurant, tout de dépouillement et d'intensité, une passion amoureuse où le corps et l'âme, la sensualité et la mystique, le plaisir et l'extase, loin d'être perçus comme antagonistes ni même simplement distincts, se rejoignent dans un même sentiment du sacré.

Toute sa vie durant, Héloïse gardera dans ses entrailles et dans son cœur sa passion pour Abélard qu'elle emmène partout avec elle, même dans la deuxième partie de sa vie où elle devient abbesse du couvent du Paraclet.

Abélard, quant à lui, l'un des plus fameux intellectuels de son temps, reniera cet amour comme une grave erreur de jeunesse. Par ailleurs, sa vie s'avèrera être un long calvaire, au cours duquel la popularité de ses enseignements et de ses écrits, notamment auprès des jeunes, ne fera que d'attirer sur lui, où qu'il soit, le discrédit des instances majoritaires de l'église catholique. Ses thèses seront rejetées, notamment à l'instigation de Bernard de Clairvaux, au concile de Soissons. Plus tard dans sa vie, il sera même condamné par le concile de Sens, à brûler lui-même ses propres livres. (L'imprimerie n'existait pas encore. Il s'agissait par conséquent d'originaux et de copies manuscrites). La vie d'Abélard est donc une suite de désillusions qui l'oblige à fuir d'un lieu à l'autre, moqué pour son infirmité, de plus en plus dépourvu, comme une bête traquée. C'est tout de même lui qui, malgré son dénuement, offre à Héloise le terrain sur lequel s'érigera en moins de vingt ans, le beau monastère du Paraclet.

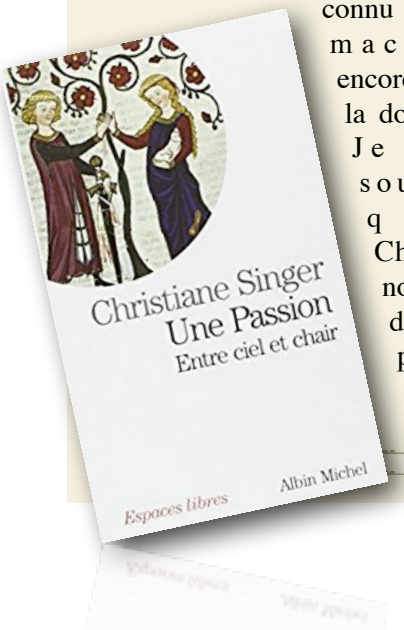
Séparée physiquement de son amant depuis la naissance de leur enfant, confié à Milli, la sœur d'Abélard, Héloïse reste jusqu'à la fin de sa vie dans le feu de l'amour.

Christiane Singer a mis plusieurs années à finaliser ce

roman en l'inscrivant de façon très documentée dans l'histoire aussi véridique que possible de ce couple fascinant et du contexte de l'époque. Elle nous propose, à travers les feuillets palpitants du récit qu'Héloïse nous fait de sa vie, à l'approche du terme de celle-ci, de découvrir les multiples facettes de cet amour hors norme, inconditionnel et sans espoir possible.

Pour celles et ceux d'entre nous qui avons eu le « redoutable privilège » d'être touchés par une passion, à un moment ou à un autre de notre vie, comment ne pas reconnaître tel ou tel aspect de cet état si vulnérable, à la fois particulier et universel, qui nous emporte tout entier, pieds et poings liés, vers une terra incognita ! ?

Qui dit passion dit certes amour fou, irraisonnable, mais dit aussi souffrance. Héloïse nous amène à ce point d'incandescence où subitement tout bascule : « Et soudain, un changement radical s'opéra : l'aptitude à souffrir me fût ôtée. Oui, je crois que l'expression est bonne : l'aptitude à souffrir me fût ôtée ! Ce ne furent pas les événements ni les conditions de mon existence d'alors qui furent changés, mais ma seule manière de les appréhender. J'ose à peine dépeindre cet état qui est le mien jusqu'à ce jour tant il paraîtra irréel à ceux qui ne l'ont pas connu et qui macèrent encore dans la douleur. » Je me souviens que Christiane nous avait dit que, pour elle, ce moment charnière de son livre en était le coeur.



Dès lors, on sent chez Héloïse s'ouvrir une nouvelle perspective. Son amour est désormais sans attentes, sans reproches, devenu purement gratuit. Délaissée par Abélard, sans signes de vie de lui depuis des années, elle naît à cet état presque irréel où « ce qui est, est », et où elle apparaît à travers ses écrits, dorénavant hors d'atteinte de la souffrance, pleinement dans l'équanimité et même davantage: la gratitude.

Le personnage d'Abélard n'est décidément pas facile à cerner de façon univoque. Le rejet apparemment profond de son amour pour Héloïse, ainsi que ses thèses théologiques qui vont dans le sens de vouloir prouver l'existence de Dieu par la raison, sans plus laisser de place au mystère, donnent de lui l'image d'un être très très rationnel, valorisant à l'excès le « cérébral ». Par contre, Héloïse lui trouve une grande ouverture à la sensibilité féminine, notamment dans la liturgie et dans les chants sacrés qu'il a écrits spécialement pour la vie monastique du Paraclet.

En marge des coups sans pitié que se sont portés, au nom de leurs convictions théologiques différentes, les fortes têtes pensantes qu'ont été Bernard de Clairvaux (Saint Bernard) et Abélard, Christiane Singer, par la voix d'Héloïse, nous invite à une réflexion sur le fait que « l'église catholique a raté sa chance de rester féminine » :

« Partout s'est installé le démon de l'ostracisme, de la condamnation, de l'exclusion. Chacun voit l'hérésie là où un faisceau de lumière éclaire tout juste une autre facette du diamant. (…) Là où un accès au réel en condamne un autre et l'exclut, la violence prend ses quartiers. (…) Autant j'aime les batailles que nous gagnons contre notre torpeur, autant j'abomine celles que nous livrons à autrui ! Entre les systèmes d'Abélard et les anathèmes de Bernard, la rigueur du premier et la ferveur de l'autre, il eût fallu construire des passerelles. On a creusé des gouffres. Là où un dialogue sensible, ardent, patient entre deux forces d'égale dignité eût tout changé, notre siècle n'a su que croiser le fer et déraper dans le sang. » Elle fait là notamment allusion à la croisade initiée par Bernard de Clairvaux.

Dans son esprit désormais apaisé, bientôt au terme de son parcours terrestre, Héloïse se questionne et nous interpelle en allant à l'essentiel :

« Ah cette folie lorsque nous tentons d'appréhender la création en catégories d'exclusion. Comment volerais-je à Dieu, moi femme, ce que je donne à l'homme ? Comment Dieu disputerait-il à sa créature le don de ma ferveur ? Dieu n'est nulle part ailleurs que partout. »

En résumé : la Passion du Christ et la passion humaine sont les deux faces indissociables d'une même pièce. Ce message n'est de loin pas (encore ?) couramment admis dans les églises chrétiennes et notamment dans l'église catholique ! Un grand bravo donc à Stan Rougier d'avoir su convaincre, avec une détermination joyeusement contagieuse, le comité des « Ecrivains croyants » de décerner son prix 1993 à Christiane Singer pour Une Passion !

Michel von Wyss

http://aduco.ch/ChristianeSinger/

En hommage à Christiane Singer

Du bon usage des crises

PAR Michel von Wyss

Juin 2017

Du bon usage des crises

— Essai —

Éditeur : Albin Michel (1996)

«Cet essai est un recueil de plusieurs conférences données par Christiane Singer à différentes occasions au cours des années ayant précédé sa parution en 1996.

Le titre en est accrocheur : en effet, dans la plupart de ses acceptions et notamment dans le sens commun, le mot “crise” a une connotation négative, même si son étymologie “krisis”, en grec, signifie décision. Tout comme “Un merveilleux malheur”, le premier livre de Boris Cyrulnik sur la résilience, “Du bon usage des crises” est un oxymoron, c’est-à-dire le rapprochement de deux termes à première vue antagonistes, l’un étant positif et l’autre négatif. Christiane s’en explique : “L’insignifiance et la futilité qui règnent en maîtres barrent l’accès au réel et à la profondeur. Aussi ai-je gagné la certitude que les catastrophes ne sont là que pour nous éviter le pire. Et y a-t-il pire que d’avoir traversé sa vie sans houle et sans naufrage, d’être resté à la surface des choses, d’avoir dansé toute sa vie au bal des ombres ?”.

Dans son avant-propos, Christiane partage son bonheur d’avoir retrouvé, dans sa vie, la dimension du discours, avec ses conférences, un aspect qui était essentiel pour elle dans son enfance. Il s’agit avant tout du contact visuel avec ses auditrices et auditeurs, tout comme l’étaient les yeux de ses camarades de classe qui brillaient en l’écoutant raconter inlassablement des histoires à la récréation, dans la cour du lycée… Elle met en évidence ce qui diffère entre langage écrit et langage parlé : “l’écriture est sédentaire et définitive alors que la parole est nomade et fille du vent”, d’où une hésitation à publier ces conférences qui ne prennent toute leur force et leur plénitude que par les multiples adjuvants permis par la présence : ton, regard, silences entre les phrases, jeu de gestes…

Les titres des conférences publiées dans cet essai sont chacun un appel à entrer dans la profondeur : “Devenir vivant”, “Le futur de l’homme, un nouvel humanisme ?”, “Du bon usage des crises”, “Entrer dans la ferveur”, “Le sacré dans l’amour”, “A la source de la parole”, “Le silence de lumière”.

Alors qu’“Histoire d’âme” nous emmenait dans la traversée singulière d’une crise existentielle profonde, avec “Du bon usage des crises”, Christiane nous propose une vision plus générale et réflexive sur le rôle et le mécanisme de la crise dans chacune de nos vies : “Les crises, dans la société où nous vivons, sont vraiment ce qu’on a trouvé encore de mieux, à défaut de maître, quand on n’en a pas à portée de la main, pour entrer dans l’autre dimension. Dans notre société, toute l’ambition, toute la concentration sont de nous détourner, de détourner notre attention de ce qui est important. (...) La crise sert en quelque sorte de bélier pour enfoncer les portes de ces forteresses où nous nous tenons murés, avec tout l’arsenal de notre personnalité, tout ce que nous croyons être.”

Christiane nous rend attentifs au fait que c’est spécifiquement dans notre société que cela se passe de cette manière. “Dans les sociétés traditionnelles, ce rôle est tenu par l’initiation. Celle-ci est ritualisation des passages, la possibilité pour l’homme de passer d’un état d’être naturel, premier, à un univers agrandi où l’autre versant des choses est révélé.”

En puisant dans l’histoire d’Abraham et surtout dans celle de Job (où les protagonistes sont mis radicalement à l’épreuve de façon apparemment injuste), Christiane nous aide à comprendre comment la crise nous amène à lâcher enfin nos certitudes les plus profondes pour faire place à du neuf, à du frais, à de l’authentique. Elle nous confie comment sa rencontre avec l’œuvre de Karlfried Graf Dürckheim et le travail avec son élève Hildegund Graubner lui ont permis de traverser sa propre crise majeure en évitant les deux écueils les plus fréquents lorsque l’on est dans une situation d’étouffement : soit le défoulement, soit le refoulement. Cette troisième voie à laquelle elle nous convie, inspirée des sagesses orientales, consiste à “s’asseoir au milieu du désastre, et devenir témoin, réveiller en nous cet allié qui n’est autre que le noyau divin en nous”.

En décembre 1996, en visitant une amie hospitalisée pour une opération, j’ai découvert “Du bon usage des crises” qui venait de paraître. Elle l’avait reçu d’une autre de ses visites et avait été particulièrement marquée par sa lecture. À mon tour, je le lis. Il arrive avec une telle justesse dans le moment charnière de ma vie que je traverse alors à 49 ans, avec notamment un recyclage professionnel dans le domaine des soins palliatifs, il me semble tellement éclairant que j’en achète plusieurs exemplaires pour les offrir à mon tour à des personnes qui comptent pour moi.

Dès lors s’imposa à moi le besoin impérieux de rencontrer Christiane dont je n’avais jusque-là jamais entendu parler. Ce fut tout d’abord quelques mois plus tard en l’entendant prononcer une conférence à Neuchâtel sur son nouveau livre “Rastenberg”, puis en participant en été 1997 à Rastenberg à un séminaire d’une semaine coanimé par Christiane Singer et Marie de Hennezel. Les participants y étaient incités à donner davantage d’intensité à leur propre vie et à prendre davantage conscience de leur propre mort. Ensuite et jusqu’à la fin de sa vie terrestre, c’est dans la proximité de Christiane et le jardinage que j’ai trouvé le ressourcement dont j’avais besoin tout au long des dix ans passés à œuvrer professionnellement dans le domaine des soins palliatifs et de leur promotion en Suisse.

Oui, “Du bon usage des crises” a été pour moi accrocheur, comme je l’écrivais tout au début de ce texte, d’abord par son titre puis par son contenu. Sans cette rencontre, nous ne serions pas réunis pour cet hommage.

Michel von Wyss

---

http://aduco.ch/ChristianeSinger/

En hommage à Christiane Singer

Rastenberg

Juillet 2017

PAR
Michel von Wyss

Rastenberg

Éditeur : Albin Michel (1996)
Roman

Il est temps pour Christiane Singer, dans son parcours de vie, de partager avec ses lectrices et lecteurs, la place déterminante qu'occupe dans son existence terrestre, le lieu si particulier où elle habite avec sa famille.

Ce château fort du XIIe siècle est si grand, si peu ordinaire, aux énergies telluriques si fortes, qu'elle n'a jamais osé l'appeler « ma maison ». Elle l'appelle par son nom « Rastenberg », en utilisant le féminin (en allemand, on dit pour le château fort : « die Burg »). Elle dit n'avoir pas pu se l'approprier, mais au contraire, de lui avoir en quelque sorte appartenu, d'avoir été l'une de ces nombreuses femmes qui, tout au long des siècles, ont rendu possible la vie dans ce lieu pesant dix mille tonnes de granit, si austère et froid pendant les longs hivers dans les hauteurs du Waldviertel. Elle nous convainc que sans les femmes qui savent, même dans de telles conditions extrêmes, célébrer la vie, apporter de l'amour, de la chaleur, de la joie et de l'humanité, l'existence à Rastenberg ne serait guère plus qu'une sorte de survie.

Elle nous rappelle tout d'abord que venir vivre dans un tel endroit a été pour elle la réponse à une injonction qu'elle a reçue à l'âge de douze ou treize ans : elle s'est alors convaincue qu'elle retournerait une fois vivre en Germanie « pour apporter une subversion d'amour dans la tête de la bête » (elle parle là du nazisme qui a exterminé presque toute sa famille paternelle). Bien sûr, Rastenberg est le fief de la famille de son mari Giorgio (le comte Thurn) et c'est la raison pratique principale qui fait qu'elle vit là, mais Rastenberg se situe aussi à quelques dizaines de kilomètres du lieu d'origine de la mère de Hitler et à peu de kilomètres du lieu où le père présumé de celui-ci a vécu. Le serment de sa préadolescence s'est donc trouvé réalisé lorsque Giorgio et elle sont venus s'installer définitivement dans ce lieu a priori si loin de tout, en Basse-Autriche.

Même si cela ne transparaît pas clairement dans le roman, le défi de mener son existence en cet endroit a été rendu encore plus difficile, pour Christiane, du fait de la présence sous le même toit de ses beaux-parents, et notamment de son beau-père, le maître des lieux, dont les valeurs très

féodales divergeaient diamétralement des siennes. Cela a été, tout au long de ces années, l'occasion de fortes tensions. Elle disait de lui qu'il avait été de ce fait « l'un de ses maîtres ». C'est à ses beaux-parents, qu'elle respectait et aimait malgré tout, que Christiane a dédié cet ouvrage. Elle emprunte pourtant aussi certains de leurs caractéristiques et traits de caractère problématiques, pour les prêter aux occupants du château du temps passé dont elle imagine la vie dans les chapitres centraux de ce roman. Ces personnages, qu'elle fait revivre selon son imagination, elle les fait sortir des tableaux anciens qui ornent les pièces d'apparat du château. Elle imagine leurs caractères, leurs états d'âme, leurs différents génies propres qui les aident à empoigner la vie dans ce lieu d'un abord si sévère et inhospitalier.

Est-ce vraiment suite à un profond chagrin d'amour dû à une fameuse courtisane volage qu'un membre de la grande noblesse napolitaine s'expatrie et devient propriétaire de Rastenberg vers l'an 1800 ? Cela explique-t-il les origines italiennes de la famille Thurn Valsassina ou cette vision romanesque nous cache-t-elle la véritable réalité historique ? Je ne le sais pas.

De même, je ne sais pas si l'histoire de ce jeune et fringuant fils de la famille propriétaire du château, enrôlé dans l'armée allemande et mort à Stalingrad au début de 1943, comme d'innombrables autres militaires, est un fait réel ou inventé. Christiane nous montre en tout cas qu'elle ne porte pas de haine, mais au contraire est capable d'une réelle compassion pour un tel être humain.

Dans chacune de ces histoires de vie plus ou moins romancées, il apparaît que la réalité n'est pas avant tout déterminée par des facteurs extérieurs, mais qu'elle dépend surtout de la plus ou moins grande lumière qui est dans le regard de celles et ceux qui la vivent.

Christiane et Giorgio ont réussi, malgré les conditions extrêmement difficiles évoquées plus haut, à transmuer Rastenberg, à équilibrer l'attraction excessive des forces telluriques du lieu en leur donnant un pendant ouvert aux forces cosmiques. Ils l'ont fait notamment avec la création de la Lichtung, le lieu de séminaire dans la clairière, voulu par Christiane, vu en rêve puis dessiné et réalisé par Giorgio. Cette construction s'est avérée ensuite être une copie conforme des temples d'initiation des prêtres du pharaon mystique Akhenaton, en Égypte... Ce lieu, a priori éloigné de tout, situé dans les collines et les forêts d'Autriche, a ainsi pu échapper à la pesanteur de son déterminisme. Il est devenu un Haut Lieu de rencontres de personnes passionnantes, venant de tous horizons, contribuant à accroître la Lumière en vue d'un monde meilleur.

Pour avoir abordé Rastenberg en 1997, pour l'avoir ensuite aimé, pour m'être laissé conquérir par lui, pour avoir été son jardinier pendant sept ans, j'ai été particulièrement touché par ce livre.

Ce qui m'a frappé, dans la qualité de présence de Christiane, c'était son attention de tout instant à l'harmonie du lieu et des hôtes. Elle voulait que chaque recoin soit vu, habité, mis en valeur, que ce soit par un objet, par un bouquet, par un crucifix ou une statue de Marie. On en rencontrait dans des arbres creux, dans une ancienne cave, dans un espace sous un vieil escalier... Les hôtes étaient reçus chacun par un mot spirituel, accueillis et respectés dans leur intégrité et leur unicité. À l'égard des collaboratrices et collaborateurs du lieu, Christiane savait encourager, donner des retours positifs, inciter chacune et chacun à donner le meilleur de soi-même.

Pour Christiane, ses décennies de vie à Rastenberg ont été un immense défi. Il s'est agi, pour elle, de pouvoir y épanouir ses potentialités hors normes, malgré tout ce qui aurait « normalement » dû les mettre sous un éteignoir féodal. Cela n'a pas été sans souffrances. Elle finit son livre par ces phrases : « Avant de se laisser consumer dans le brasier de l'amour, toute souffrance veut encore une fois être apaisée et vue. De même que toute merveille créée veut aussi un regard. Et lentement s'ouvrent dans mes yeux ouverts d'autres yeux mieux capables de voir. »

J'ai ressenti pleinement le caractère très furtif de la vie humaine — mais aussi le clin d'œil de l'ange — lorsque le corbillard venu pour emmener le corps de Christiane pour la cérémonie funèbre à l'abbaye cistercienne de Zwettl, le matin du 14 avril 2007, ne pouvait pas quitter le château suite à une panne de démarreur. Nous avons dû pousser le véhicule pour qu'enfin, le corps physique de Christiane se résolve à prendre congé de ce lieu auquel elle s'était tant attachée, envers et contre tout, au fil des ans !

Michel von Wyss

En hommage à Christiane Singer

Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies

Août 2017

PAR

Michel von Wyss

Éloge du mariage, de l'engagement et autres folie

Éditeur : Albin Michel (2000)
Essai - Prix Anna de Noailles de l'Académie française (2000)

« Entre le désir profond de se lier, de s'engager corps et âme, et le désir tout aussi profond de préserver sa liberté, d'échapper à tout lien, quel tohu-bohu !

Or, pour vivre ces exigences contradictoires et d'égale dignité sans être écartelé, il n'y a aucun secours à attendre ni de la philosophie, ni de la morale, ni d'aucun savoir constitué.

Il est probable que les seuls modèles adaptés pour nous permettre d'avancer sont la haute-voltige et l'art du funambule.

Un mariage ne se contracte pas.

Il se danse.

À nos risques et périls. »

Voilà le décor d'emblée planté. Dans le titre, tout d'abord, Christiane Singer souligne que mariage et autres engagements, sujets largement considérés comme sérieux et sages, ne vont pas de soi. Ils nécessitent, pour ne pas devenir mortifères, d'être appréhendés et vécus au-delà des catégories ordinaires de la raison. Elle en fait pourtant l'éloge, car cette « traversée de l'impossible » offre à la personne qui la vit une confrontation profonde et durable à elle-même et à ses vulnérabilités. Elle ne pourra rencontrer cela dans aucun autre type de relation et notamment ni dans l'amitié ni dans l'aventure amoureuse.

Cet essai n'est pas un livre de recettes qui permettrait d'assurer un mariage réussi. Il ne se veut pas non plus un ouvrage de morale ou de philosophie qui situerait, dans ce domaine, où se trouvent le bien et le mal, le juste et le faux et qui préciserait un chemin à suivre. Comme l'auteure l'indique ci-dessus, la clé n'est pas à chercher dans d'hypothétiques qualités requises chez l'autre, mais dans « ma » propre capacité à pratiquer l'art du funambule, « à danser ma vie » en honorant cet engagement profond. Ce pari est de taille, car avec le temps, ni moi, ni l'autre, ni le contexte ne seront plus ce qu'ils étaient au moment de la rencontre.

Au fil des chapitres, Christiane Singer nous fait

découvrir par nous-mêmes -sans nous les imposer- le caractère sacré du mariage, le paradoxe de la liberté qui n'est pas de fuir l'engagement, mais de l'oser. Elle met en évidence que les épreuves du couple ne sont pas, en mariage, le signe qu'il faut clore l'aventure, mais souvent, bien au contraire, qu'il devient passionnant de la poursuivre. Elle s'arrête sur le sens essentiel, à l'aune des lois de la Vie, du serment et du respect inconditionnel de l'engagement pris, même si ces valeurs sont désormais fort mal cotées dans la société d'aujourd'hui. Mais comment ne pas faire de notre mariage un « musée Grévin » avec ses personnages de cire souriants, aux attitudes à jamais figées ? La matière première du couple, la *prima materia*, ce qui peut être changé pour que notre vie commune soit ou redevienne harmonieuse, ce n'est pas l'autre, c'est moi. Et quand tout va mal, que les conditions de l'existence me paraissent vraiment insupportables, que faire ? Avec « l'histoire de Moshé », Christiane me propose une petite balise pour trouver en moi le fil d'Ariane me permettant de trouver ma solution. Fidélité ? Infidélité ? Il peut arriver que la transgression s'impose, au nom de la fidélité, à un moment donné de la vie de mon couple, parce que « la vie qui m'habite, celle pour laquelle tu m'as aimé(e), menace de tarir ». Là comme ailleurs, une attitude n'est pas juste ou fausse, bonne ou mauvaise : elle peut avoir du sens « en son temps » pour réveiller la mémoire du caractère précieux et sacré de l'alliance première. Elle n'est pas à confondre avec la profanation qui, elle, piétine la vie. Et dans cet élan qui tend à me mener toujours vers d'autres êtres, qu'est-ce qui me meut ? N'est-ce pas chaque fois le même archétype qui m'attire, cette part de moi qui me manque et à laquelle j'aspire ? Enfin, pour terminer, qu'est-ce qui fonderait le mariage, si ce n'était de permettre de vivre au mieux les réalités dont je ne peux pas me départir, que sont ma famille et ma lignée, ces liens indélébiles qui - que je le veuille ou non- surdéterminent mon existence ? Le mariage est-il autre chose qu'une institution conventionnelle ? Serait-il justement le cadre qui me permet de concilier ma liberté et mon devenir personnels avec ma juste place dans ma famille, mon inscription dans ma lignée, dans la société ?

Dans les années précédant la parution de ce livre, Christiane Singer a étudié, puis mis en pratique dans son travail thérapeutique, les *constellations familiales*, selon Bert Hellinger. Dans ce travail de développement personnel très particulier, chacune et chacun peut vraiment prendre conscience de la réalité de ces lois de la Vie, de l'amour, auxquelles elle fait allusion en parlant de la place inhérente à chacun/e dans sa famille et de la force que l'on peut ressentir de la présence - invisible, mais bien là- des générations qui nous ont précédés.

Ce qui fait la force de cet essai de Christiane Singer, hormis le large éventail des « angles d'attaque » de ce thème particulièrement sensible, c'est la délicatesse avec laquelle elle suggère des pistes, elle nuance ses propositions, sans jamais les asséner comme des vérités.

Paru en l'an 2000, au tournant du millénaire, cet essai est arrivé dans ma vie à un moment charnière dans l'évolution de notre mariage, « vieux » alors d'un quart de siècle. Nous vivions dans ces années-là une crise importante de notre couple. Tant ce livre que le soutien de Christiane nous a amenés, Geneviève et moi, à nous rechoisir un peu plus tard, à décider de continuer le chemin ensemble sur des bases renouvelées. C'est de ce temps aussi que me reste la petite maxime suivante que je me suis pleinement appropriée : « Rien ne t'est dû, tout est cadeau ». Cela me permet de chercher et de trouver en moi, et non pas chez l'autre, l'attitude adaptée à toute situation a priori dérangeante.

Christiane évoque encore dans son livre tous les mariages auxquels nous avons été témoins et qui se sont terminés par des séparations. Aurais-je pu proposer quelque chose ? Que puis-je faire dans de telles situations pour assumer ma part de responsabilité, pour apporter ma disponibilité, ma contribution ? J'ai, quant à moi, plusieurs fois proposé ou offert ce livre aux personnes concernées. Certaines d'entre elles y ont trouvé des pistes pour que leur couple prenne un nouveau départ.

Ce qui précède me fait dire qu' « Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies » est un livre-outil. Grand merci Christiane ! Je vous invite à l'utiliser, vous aussi comme tel, si sa lecture ou sa re-lecture vous font partager cette conviction.

Que vous soyez marié(e) ou non, avec les avantages et les inconvénients de l'une ou l'autre de ces situations, je vous souhaite une bonne lecture et une belle continuation de votre été !

Michel von Wyss

---

http://aduco.ch/ChristianeSinger/

En hommage à Christiane Singer

N'oublie pas les chevaux écumants du passé !

PAR
Michel von Wyss

Septembre 2017

N'oublie pas les chevaux écumants du passé !

Éditeur : Albin Michel (2005)
Essai

Pour septembre, mois du début de l'automne et des récoltes de fruits par excellence, je vous propose la lecture -ou la relecture- de cet essai qui ne ressemble à aucun des livres de Christiane Singer déjà pris -ou repris- en main cette année. C'est en effet, pour l'auteure, en quelque sorte le temps venu de commencer le partage de la récolte des plus beaux fruits, des pépites de sagesse glanées et approfondies tout au long de son existence.

La quatrième page de couverture du livre nous y introduit très bien : *« Errer dans les chantiers du monde, sur l'emplacement de la mosquée Bleue ou de l'abbaye de Thoronet quelques jours avant le premier coup de pioche quand y paissaient encore les moutons et y cabriolaient les chèvres. Marcher la nuit dans New York et y entendre bruire la forêt sacrée des Iroquois. Rejoindre le moment de bifurcation où la vie s'invente de neuf.*

Il faut se répéter sans se lasser que ce qui existe sur terre n'est qu'une ombre du possible, une option entre mille autres. »

Comme une fenêtre ouverte sur le monde, les paroles de Christiane Singer ont le ton libre d'une conversation intime. Profonde sans jamais être inaccessible, simple sans être légère, elle nous invite à la réflexion et au partage, évoquant au fil de cette méditation aussi lumineuse que sensible le monde tel que nous le vivons, au carrefour de nos émotions et de nos attentes.

Nourrissant son récit de souvenirs, d'anecdotes, de contes et de récits mystiques, l'auteure atteint avec une grâce infinie, l'intime et l'universel dans ce livre de sagesse dont on ressort apaisé et radieux.

****

Surprise en reprenant ce livre lu il y a douze ans, au moment de sa parution : j'en avais souligné des pages entières, ce qui ne m'arrive jamais... et qui n'est d'aucune utilité pour retrouver une phrase emblématique ! Mais c'est dire combien, dès l'abord, ces textes, dans leur ensemble, m'ont parlé au plus profond !

Voilà juste les têtes des chapitres pour vous donner envie d'aller vous y plonger : «N'oublie pas les chevaux écumants du passé !»; «La transmission»; «Le monde moderne est atrocement pratique»; «Mais où est la mer ?» ; «L'autre, cet empêcheur de tourner en rond» ; «Bâtir une civilisation de l'amour» ; «Le féminin, terre d'accueil» ; «Retour à l'essentiel» ; «Vieillir, vous avez dit vieillir ?».
En effet, les chapitres ne se laissent guère résumer. J'ai bien noté, pour chacun d'entre eux une ou deux idées-force ou phrases qui m'ont particulièrement parlé. Réflexion faite, il me semble préférable de ne pas les partager avec vous afin de vous permettre d'aller chacune et chacun chercher et trouver, en toute unicité et liberté, celles qui résonnent le plus en vous.

Tout au long de cette lecture, Christiane nous amène à réaliser -ou à nous rappeler- que ce qui mérite

transmission
est de l'ordre de l'indicible, ne se laisse mettre ni en boîte ni en formules, n'est pas à apprendre et à figer comme d'autres savoirs, mais à capter et à ressentir dans des moments de grâce, précieux, non programmés, par fulgurances. Pour cela, elle nous invite à développer nos antennes subtiles plutôt que nos sens ordinaires.

L'année avance et les mois restants de 2017 sont moins nombreux que les livres de Christiane que je n'ai pas encore évoqués. Je renoncerai donc à vous présenter «Les sept nuits de la reine» et «Où cours-tu, ne sais-tu pas que le ciel est en toi !», écrits juste après l'an 2000. Si vous avez pris goût à ces lectures -ou relectures- des livres de Christiane, je vous invite sans réserve à les lire car ils représentent deux autres pierres importantes de l'édifice des écrits de l'auteure. Si j'ai fait ce choix, c'est pour ne conserver que les derniers livres de Christiane qui, chacun à sa manière, constituent les fleurs du «bouquet final» de cette œuvre littéraire importante et unique en son genre. Le mois prochain, ce sera la présentation de « Seul ce qui brûle ».

Bonne lecture à vous !

Michel von Wyss

Citations imagées et informations sur :
http://aduco.ch/ChristianeSinger/

En hommage à Christiane Singer

Seul ce qui brûle

Octobre 2017

PAR
Michel von Wyss

Seul ce qui brûle

Éditeur : Albin Michel (2006)
Roman

Ce dernier roman paraît en librairie le 24 août 2006, presque au moment où Christiane Singer apprend le diagnostic et le pronostic de sa maladie. Étonnamment, elle en a daté le préambule (ce qu'elle n'a jamais fait dans ses livres précédents), et même de deux lieux et de deux dates : Madras, 5 janvier 2006 et Rastenberg, 3 mars 2006, comme pour bien ancrer ce roman dans cette année si particulière de sa vie. Dans ce préambule, Christiane nous confie avoir écrit ce roman suite à sa lecture, à l'âge de quinze ans, de la trente-deuxième nouvelle, brève de trois pages, de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre, qui l'avait alors profondément troublée. Ce trouble est associé à la peur panique qu'elle n'a cessé d'éprouver sa vie durant de toute tiédeur et de la hantise de «vivre plat» d'où l'injonction : Seul ce qui brûle ! «Aussi ai-je eu envie d'aller, quelques décennies plus tard, à la rencontre de ce trouble et de le dilater, de l'évaser à l'extrême comme dans les dessins d'architecture de Piranèse où une volée de marches en engendre une autre, une autre encore, déroule ses quartiers tournants, ses rampes et s'élance de palier en palier dans le vide. (...) Rien ne m'apparaît plus apte à nous refléter l'irréalité de nos systèmes de pensée contemporains que l'exploration d'autres espaces humains d'égale chimère et d'égale fureur.»

À la relecture de mon texte, Joëlle m'a donné encore son l'éclairage concernant la genèse de ce roman : «C'est un livre qui me tient particulièrement à cœur. Christiane l'a écrit en un

mois, en janvier, pendant qu'elle était en Inde avec Giorgio, puis quelques retouches en février. En mars, je l'ai tapé à l'ordinateur, elle l'a relu, changé une phrase par-ci, par-là. En avril, il était envoyé chez Albin Michel. Elle n'a jamais pu le présenter au public, ce qu'elle a bien sûr regretté. C'est d'ailleurs peut-être pour ça qu'il est passé un peu inaperçu...»

Le service de presse des éditions Albin Michel a fait, lors de la sortie du livre, la présentation suivante :

«XVIe siècle. Sigismund d'Ehrenburg, ayant surpris sa femme avec son page, l'a condamnée à un châtiment exemplaire. Cheveux rasés, elle est cloîtrée dans sa chambre où aucune lumière ne filtre. Elle doit chaque soir descendre dîner avec son époux et boire dans un étrange vase : le crâne de l'amant qu'il a tué.

Mais le châtiment n'a pas apaisé le châtelain dont l'amour pour Albe reste vivace.

L'épreuve d'amour est ici très proche de l'expérience initiatique, voire mystique. Et si Christiane Singer, inspirée par l'Heptaméron de Marguerite de Navarre, rend à merveille la mentalité et la vision du monde des hommes de la Renaissance, c'est le mystère amoureux qu'elle approche dans toute sa complexité, son intensité, ses paradoxes. À la fois épuré et baroque, ardent et cruel, brutal et sophistiqué, à la manière de *la Princesse de Clèves, Seul ce qui brûle*, roman épistolaire, touche au plus intime de soi et à l'universel.»

* * *

J'ai particulièrement aimé, dans ce roman, la forme qui invite les deux personnages principaux à relater par écrit les mêmes événements, chacun de là où il et elle se trouvent, avec toute son unicité et son humanité.

Sigismund aurait pu rester pour le restant de sa vie embourbé et enferré dans son attitude butée et mortifère sans le regard tiers, fasciné, non-jugeant et bienveillant du seigneur de Bernage, personnage survenu dans son fief et dans sa vie de façon aussi soudaine qu'improbable. Cela lui permet enfin, trois ans après les événements, de prendre distance, conscience de sa situation sordide, puis de sortir de son enfermement, ce qui permettra de mettre fin à son enfer (l'étymologie de ces deux mots est la même) et à celui de son épouse. N'y a-t-il pas là matière à quête de sagesse pour chacune de nos vies également ?

On va découvrir aussi, très progressivement, dans les deux regards croisés, ce qui fait qu'Albe est une personne si belle, si vivante, si attirante, si forte, mais aussi et surtout ce qui lui permet de rester elle-même, dans sa pleine intégrité, malgré sa situation de recluse au long cours. Et c'est là que l'on retrouve l'injonction essentielle, centrale, que Joëlle a partagée avec nous il y a quelques semaines : «Celui qui fait sien son destin — aussi hostile et terrible soit-il — celui-là est libre». Là aussi, il y a de l'expérience de vie à capter, à prendre et à garder, pour chacune et chacun de nous.

Que l'amour total de ces deux personnages l'un pour l'autre ait

pu ne pas être définitivement détruit ou du moins altéré, mais au contraire épuré et mûri après de tels événements, paraît certes surréaliste. Cela dépasse à vrai dire a priori mon entendement. Pour tenter de le comprendre, il faut aller ressentir au plus profond de soi la nature de ce que peut représenter le sentiment réciproque d'aimer et d'être aimé vraiment, pleinement et

inconditionnellement comme cela ne peut se produire qu'une fois dans une vie, et encore, seulement dans certains cas. Il est beau aussi de voir avec quelle délicatesse et avec quelle patience, de part et d'autre, le chemin de la nouvelle rencontre a pu se faire.

Il y a probablement, là encore, quelque chose à prendre et à conserver «dans nos carquois».

En relatant les événements, Albe nous invite à accepter sans tergiverser chacune de nos destinées : «Il ne faut jamais faire semblant de croire que les choses telles qu'elles se produisent dans nos vies sont évitables. Ce serait la source d'une inutile souffrance.»

Et puisque ce roman paraît au moment où Christiane apprend qu'elle n'a plus qu'environ six mois à vivre, nous terminerons avec ces quelques phrases qu'Albe écrit au seigneur de Bernage après la mort de Sigismund :

«(...) L'avenir ne me tourmente ni ne m'intéresse. Il a glissé depuis longtemps à terre comme un voile oublié sur une rampe.

Je suis tout entière dans le temps où l'amour m'a placée une fois pour toutes : le présent — et ce temps-là n'a rien à redouter de la mort.

Ce que je suis est déjà advenu et ne se perdra plus.

La mort n'est pour moi que le visage le plus secret de la vie. (...)»

Bonne lecture, si vous le voulez bien !

Le mois prochain, en période de la Toussaint, nous retrouverons, comme il se doit «Derniers fragments d'un long voyage».

Michel von Wyss

Citations imagées et informations sur :
http://aduco.ch/ChristianeSinger/

En hommage à Christiane Singer

Derniers fragments d'un long voyage

PAR
Michel von Wyss

Novembre 2017

Derniers fragments d'un long voyage

Éditeur : Albin Michel (2007)

Le 1er septembre 2006, un jeune médecin zélé et frais émoulu annonce sans ménagement à Christiane Singer qu'il lui reste encore six mois au plus à vivre.

Le 1er mars 2007, Christiane clôt ce carnet de bord : «Le voyage — ce voyage-là, du moins — est pour moi terminé. À partir de demain, mieux, à partir de cet instant, tout est neuf. Je poursuis mon chemin. Demain, comme tous les jours d'ici ou d'ailleurs, sur ce versant ou sur l'autre, est désormais mon jour de naissance.»

Christiane Singer a quitté ce monde terrestre le 4 avril 2007.

****

Le 6 septembre 2006, Christiane Singer fait parvenir le message suivant à toutes et tous ses correspondants : «Chers amis, il me faut hélas annuler mes séminaires et mes conférences. Je vais être opérée sous peu, avec un diagnostic sévère. Je serais heureuse que vous receviez cette nouvelle comme je l'ai reçue : le cœur ouvert et sans jugement. Toute existence est singulière. Celle que je vis — et qui, peut-être se prolongera — est une vraie vie pleine à ras bord d'amour et d'amitié, de rencontres et de ferveur, d'accompagnement pour le vivant et de folies. Les épreuves y ont leur place comme tout le reste et je reçois sans marchander celle qui, maintenant, vient à ma rencontre. Votre amitié m'est précieuse. Gardons vivant ce que nous avons frôlé de plus haut. Christiane.»

Dans un nouveau message à mi-octobre, évoquant tout à la fois l'extrême intensité de ce qu'elle nomme «un violent processus alchimique» et l'abîme de la douleur physique exacerbée à son paroxysme, elle proclame, après St-Thomas : «Les vivants ne mourront pas.» Elle annonce qu'elle va tenter, si la chance lui en est donnée, de relater cette «expérience radicale qui ne se décrit pas».

Elle remercie pour les multiples messages bienfaisants reçus et demande instamment à chacune et chacun de la laisser désormais aller dans le silence et la solitude parmi les siens. Elle nous adresse enfin l'injonction suivante : «Que chacune, chacun, mette son énergie à honorer le vivant, là où elle — il — se trouve.»

Dès lors, «Derniers fragments d'un long voyage» nous emmène tout au long de ce temps désormais si particulier qui est celui d'une mort prochaine annoncée. Au fil des jours, Christiane va partager avec ses lectrices et lecteurs, ses épisodes dramatiquement douloureux ou de profond découragement qui alternent avec des états de rémission, d'espérance, voire même d'un enthousiasme mystique d'une force étonnante.

Bien (trop ?) souvent, cette période de la fin de vie est partagée presque exclusivement avec les plus proches parents et amis. On en relève et déplore alors essentiellement tout ce qui est de l'ordre des pertes, de la déchéance physique et parfois morale, dimensions que l'on ne souhaite pas mettre au grand jour pour ne pas faire de l'ombre à la dignité de la personne mourante. Christiane Singer, elle, invite largement toutes celles et tous ceux qui le souhaitent, à partager la traversée fantastique qu'elle initie en cet automne 2006. Nous allons donc plonger avec elle, tour à tour, dans ses tourments physiques les plus cruels, ses espoirs d'un jour, des temps de grâce où elle formulera encore de magnifiques leçons de vie, de gratitude et de sagesse.

Cette communication est si vraie, si directe, si intense, si intime, que la lectrice — le lecteur — est emmené dans ce parcours sans conserver de distance, vivant un peu soi-même la succession éreintante (au sens premier du mot) de ces hauts et de ces bas. Leur amplitude vertigineuse est à la démesure de la Viiiiie à laquelle Christiane a tenté de nous initier.

C'est beau, c'est grand aussi, de voir au fil des pages comment Christiane «accouche une fois encore en amour» celles et ceux qu'elle a aimés, leur donnant acte du partage de vie et prenant congé de chacun(e) avec la conscience fine, exigeante et aiguisée qui l'a toujours caractérisée.

J'ai apporté le dernier salut de son jardinier à Christiane dans sa chambre d'hôpital à Vienne le 3 ou le 4 mars 2007. Joëlle et Giorgio étaient présents. J'ai été saisi par l'état d'extase dans lequel était Christiane. Pendant ce moment, le prêtre est venu lui donner l'eucharistie. Dans sa façon de la recevoir, il y avait une joie, une paix et une lumière si intenses que je ne l'oublierai jamais.

En cette période de la Toussaint, la dernière page du livre résume le message d'espoir recelé dans toute fin de vie terrestre, à l'image de la graine qui s'anéantit pour faire place à une nouvelle forme de vie : «J'ai reçu par ce livre le lumineux devoir de partager ce que je vivais dans ce temps imparti pour que la coque personnelle se brise et fasse place à une existence dilatée. Ce faisant, j'ai sauvé ma vie en l'ouvrant à tous. (...) J'ai plongé. J'ose le dire, oui, cul par-dessus tête, j'ai plongé !»

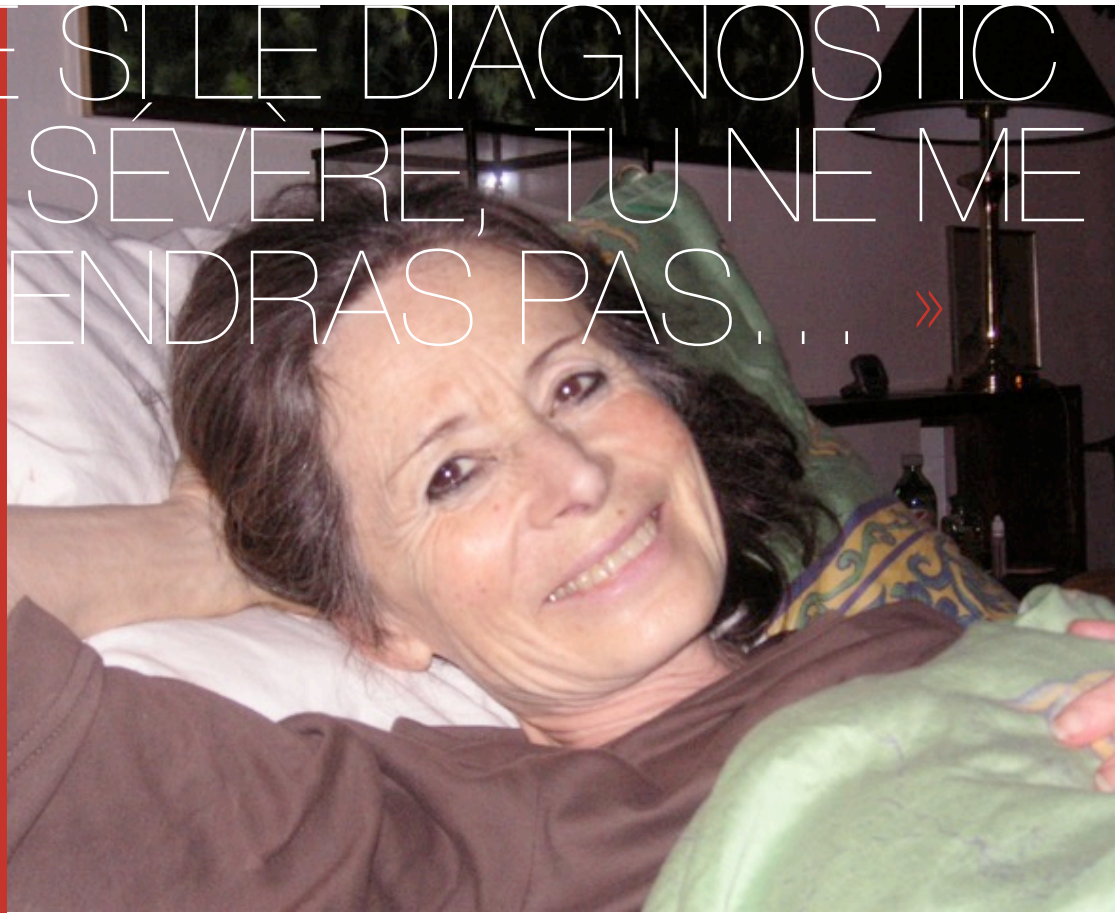
Merci et chapeau bas, Christiane ! Tout cela — et plus encore — fait que «Derniers fragments d'un long voyage» est, lui aussi, un livre-outil à lire et à relire, mais aussi à offrir sans modération.

Là s'arrête ce partage autour des livres de Christiane Singer. «Et pour début décembre ?» pourriez-vous me demander. Et bien, je proposerai un post-scriptum, mais seulement à celles et ceux d'entre vous qui le souhaitent. Le Petit Robert nous dit de ce mot : loc.lat. «écrit après». Complément ajouté en bas d'une lettre, après la signature. En fait, il s'agit d'un livre très étonnant qui, pour moi, — je sais que chacune et chacun d'entre vous ne partage pas cette conviction — complète l'œuvre écrite de Christiane, tout en lui apportant un éclairage supplémentaire essentiel. Ce sera donc à chacune et chacun de décider en connaissance de cause, soit de le lire pour se forger sa propre opinion, soit d'en rester là. Mais chaque chose en son temps.

Michel von Wyss

Citations imagées et informations sur :
http://aduco.ch/ChristianeSinger/

« PROMETS-MOI QUE SI LE DIAGNOSTIC EST SÉVÈRE, TU NE ME RETIENDRAS PAS… »



Christiane affaiblie, mais sereine…

Mi-août 2006, à Rastenberg

Par Joëlle Gisiger

Nous sommes à la mi-août 2006, à Rastenberg, en Autriche. Christiane Singer vient de terminer ce qui allait être son dernier stage. Elle m'avait demandé de l'accompagner. Mais depuis quelque temps, Christiane a de fortes douleurs dans le ventre qui l'empêchent de manger. Bien qu'affaiblie et amaigrie, elle a conduit ce stage avec une force impressionnante ; à chacune de ses interventions, elle trouvait le mot juste, la manière d'aller toujours vers l'essentiel, elle était comme guidée. Elle sortit profondément heureuse de ce stage, mais épuisée avec peut-être le sentiment du devoir accompli. Elle savait que la prochaine étape pour elle serait d'aller voir un médecin et elle était déjà tenaillée par un lourd pressentiment.

« Promets-moi que si le diagnostic est sévère, tu ne me retiendras pas… » C'est ainsi que je m'engageai à « ne pas la retenir » s'il devait lui arriver quelque chose, perspective inimaginable sur l'instant !

J'avais rencontré Christiane plusieurs années auparavant au Forum d'Aix-les-Bains. Très touchée par l'énergie de cette femme et par la chaleur du cœur qui émanait d'elle, je suis allée faire un stage chez elle à Rastenberg, dans ce lieu magnifique qui l'a vu grandir en tant qu'écrivain et comme thérapeute. J'y ai fait un travail très profond, long et difficile qui dura plusieurs heures ; cette traversée nous a liées.

Passant ensuite beaucoup de temps avec elle, c'est tout naturellement que je suis devenue comme sa secrétaire; j'ai alors dactylographié ses manuscrits « N'oublie pas les chevaux écumants du passé » et « Seul ce qui brûle ».

Pour Christiane, l'écriture passait par la plume et le papier

Pour Christiane, l'écriture passait par la plume et le papier ; l'ordinateur et elle, ça faisait deux !

Le 28 août, le diagnostic sévère et sans appel d'un médecin ne lui donne plus que six mois à vivre. Elle accueille…

Vient alors pour elle le temps de se retirer, de se soigner, tant que faire ce peu : une opération, un temps de convalescence dans une maison puis en novembre, retour chez elle. La convalescence a l'air de se faire ; petit à petit, elle reprend des forces.

Mais en décembre, la maladie ressurgit brutalement, sans appel. Elle doit retourner à l'hôpital à Vienne et entrer aux soins palliatifs !

Ce n'est qu'à ce moment-là que l'idée d'écrire un livre surgit en elle. Elle me téléphona pour me parler de son projet et me demander de l'aider. « Toute seule, je ne le pourrai pas », me dit-elle.

Noël approchant, je pus rapidement la rejoindre dans son hôpital à Vienne.
Pourtant ce n'était pas gagné… Peu de jours avant mon arrivée, Christiane vécut plusieurs journées de grandes souffrances qui avaient failli avoir raison de ses forces et de sa vie ! Je ne savais pas comment j'allais la retrouver ; serait-elle encore capable d'écrire ou même de parler ?
Lorsque j'entrai dans sa chambre, je vis Christiane faible, très amaigrie puisqu'elle ne pouvait plus manger à cause des douleurs liées au système digestif.

Mais… elle parlait et la vie reprenait en elle ! La joie des retrouvailles fut grande.
Puis vint le moment où elle me montra ce qu'elle avait écrit. Elle me tendit ses pages ; je découvris une écriture hésitante, tremblotante, parfois à peine lisible ; mais grâce aux deux livres précédents que j'avais dactylographiés, je connaissais bien son écriture.
C'est en se référant à son journal personnel qu'elle put ainsi reconstruire les journées passées depuis l'annonce de sa maladie.
Alors, munie de mon ordinateur portable, j'ai commencé à retranscrire ses écrits, assise près d'elle dans sa chambre d'hôpital. Mais certains jours, elle était trop faible pour écrire elle-même, alors elle me disait : « Note pour moi, écris ceci. »

Hélas elle eut aussi des journées terribles, de fièvre et de douleurs, qui la terrassaient ; là, il n'était plus question de livre. Je restais près d'elle, aussi légère que je le pouvais ; toute mon attention consistait alors à l'accompagner, l'aider en appelant une infirmière, en lui tendant un verre d'eau ou en lui chantant le Gayatri mantra.

Puis elle revenait à la vie plus rayonnante que jamais. À aucun moment, elle ne restait fascinée par la douleur qu'elle venait de traverser ; elle en parlait, mais tout de suite après, son attention revenait au présent, à ce qui était là en ce moment, demandant des nouvelles des uns et des autres en continuant de les porter dans son cœur. Elle accueillait ce qu'elle vivait comme une expérience à prendre au sérieux, à vivre pleinement, entièrement, consciemment, sans apriori, sans jugement, sans croyances…
Elle aimait tellement la vie qu'elle était prête à tout prendre, à tout expérimenter, même la souffrance.

Auprès d'elle, la tristesse n'avait pas de place, car c'était la vie et l'amour indéfectible qu'elle lui portait qui remplissaient sa chambre d'hôpital !

Très vite, pour la bonne réalisation de ce livre, il était clair que Christiane aurait

besoin de relire ses écrits, ce qu'elle ne pouvait faire sur l'ordinateur. Il fallait que je trouve un endroit où je pourrais imprimer ce qu'elle me dictait. Ainsi, munie d'une clé USB, je partis au hasard des rues de Vienne à la recherche d'un magasin pouvant faire cela. Finalement, j'en trouvai un et c'est avec bonheur que Christiane reçut les premières pages de son livre. Il devenait réel !

Puis vint la fin des vacances, je devais retourner à Lausanne pour reprendre mon travail.
À cette période, je travaillais à temps partiel, ce qui m'a permis, pendant tout le mois de janvier et de février, de me rendre à Vienne toutes les deux semaines ; prenant le train de nuit, j'arrivais le jeudi matin à l'aube ; je me rendais directement à l'hôpital. Là elle me montrait ses nouveaux écrits, je les dactylographiais, les imprimais et elle les relisait.

Un jour, elle me dit : « Comment vais-je finir ce livre ? Est-ce que je le continue jusqu'à ce que ma plume me tombe des pattes, au milieu d'un mot ? Ou y mettrai-je moi-même un point final ? »
Elle sentait ses forces décliner. Finalement, elle décida que les fameux six mois prédits du médecin de Krems marqueraient le terme de son livre… quoiqu'il arrive ensuite !

À la fin du mois de février, je pouvais à nouveau passer une semaine auprès d'elle. Ce fut le temps de la relecture et des dernières corrections. Puis un jour, elle me dit : « Ça y est, le

« Je ne crois pas grand-chose.

Je ne crois même en vérité qu'une seule chose.

Mais cette certitude a coulé partout, a tout imbibé.

Pas un fil de l'existence n'est resté sec.

Elle tient en deux mots : LA VIE EST SACRÉE. »

Christiane Singer

livre est terminé ! » Elle avait réussi… Quelle joie ! Ce jour-là, elle se sentait bien, pas de douleurs. Elle me dit : « Demande un verre de vin rouge, on va fêter ça ! »
Bien sûr, elle n'y trempa que le bout de ses lèvres, car elle ne pouvait plus rien avaler.

Son souhait était que ce livre sorte le plus vite possible en librairie. Je l'envoyai donc tout de suite à son éditeur Albin Michel qui fit un travail incroyable. En effet, le livre parut cinq semaines plus tard, mais hélas c'était une semaine après le départ de Christiane. Elle ne l'a jamais vu.

Dans ce livre qu'elle avait appelé « Derniers fragments d'un GRAND voyage », son écriture est instinctive, ce n'est plus une écriture réfléchie, intellectualisée. C'est son ultime élan pour nous faire partager cette gratitude inconditionnelle qu'elle avait pour la vie.

Comme dit sa nièce Céline, elle est allée au cœur de la souffrance, de son expérience pour offrir cet hymne à la vie.

Je garde dans mon cœur ses mots de Christiane :
« Je ne crois pas grand-chose.
Je ne crois même en vérité qu'une seule chose.
Mais cette certitude a coulé partout, a tout imbibé.
Pas un fil de l'existence n'est resté sec.
Elle tient en deux mots : LA VIE EST SACRÉE. »

Joëlle Gisiger
Novembre 2017

En hommage à Christiane Singer

Rencontre avec ISWARA, depuis l'Au-delà

PAR
Michel von Wyss

Décembre 2017

Rencontre avec ISWARA, depuis l'Au-delà

Muriel Hermès
Éditions IERO (2012)

Une rencontre étonnante et improbable. Jeudi 4 février 2016 vers midi. Je rentre, l'âme ouverte par le chant grégorien, d'une dizaine de jours passés au monastère bénédictin de Triors, dans la Drôme. Je m'arrête à Lyon, comme je le fais chaque hiver, pour un coucou à ma grande amie Danielle Hamel, que nombre d'entre vous connaissent, avec qui nous avons si bien collaboré entre cuisine et jardin, de 2000 à 2003, à Rastenberg. Elle habite à Villeurbanne, un peu à l'est de Lyon Part-Dieu. Après un bon petit repas, je lui demande si elle nous a concocté un programme pour l'après-midi (en 2015, elle m'avait fait découvrir l'impressionnant nouveau musée des Confluences). Non, notre après-midi est « page blanche ». Elle me dit alors qu'elle a entendu parler du livre ci-dessus par Bettina de Pauw (psychothérapeute et journaliste rencontrée à Terre du Ciel) et que l'auteure habiterait dans la région lyonnaise.

Précisons que je ne suis ni un fan ni un habitué des rayons d'ésotérisme dans les librairies et les bibliothèques et qu'a priori je considère plutôt les médiums comme des charlatans. Je dis pourtant à Danielle sur un ton péremptoire (qui m'étonne moi-même) qu'il faut que nous la rencontrions. La prise de contact n'est pas aisée, tout d'abord pour atteindre Bettina de Pauw et obtenir les coordonnées de Muriel, puis pour atteindre celle-ci : répondeurs aux téléphones. C'est finalement vers 15 heures, alors que nous sommes en ville, que Muriel rappelle. Elle est d'abord réticente à l'idée de nous rencontrer, disant qu'elle n'a rien d'exceptionnel, qu'elle est une femme ordinaire, puis, sur notre insistance, elle nous donne rendez-vous à son cabinet à 16 heures, étant justement libre à ce moment-là, suite à un rendez-vous annulé. Il s'avère de plus qu'elle est aussi à Villeurbanne et qu'il nous suffit de traverser le parc de la Tête d'Or (le bien nommé), pour y arriver. « Tout s'enroule » comme le disait Christiane, en faisant le geste d'une main qui s'enroule sur l'autre.

Étonnante rencontre d'emblée profonde avec Muriel, tout de suite en confiance. Volubile, elle partage avec nous son parcours de vie et l'odyssée relatée dans ce livre. Ce qui nous frappe, c'est la grande sensibilité, mais aussi simultanément la force et la vulnérabilité qui émanent de cette femme : être médium n'est pas un choix et n'est pas une sinécure. Cela lui est arrivé, un peu comme l'annonce de l'ange Gabriel à Marie. La comparaison, un peu osée, est de moi, mais elle est parlante pour Muriel, surtout la réponse de Marie : « Qu'il me soit fait selon sa volonté ». Certes, des portes insoupçonnées sur l'au-delà s'ouvrent, mais il n'est pas simple de concilier cette dimension nouvelle avec la vie terrestre de celle qui a un emploi officiel, une vie de mère de deux adolescentes et une vie d'épouse ... Elle nous dit encore qu'avant de recevoir la transmission relatée dans ce livre, elle ne connaissait pas Christiane Singer, n'avait ni lu ni entendu quoi que ce soit à son sujet.

Longtemps fonctionnaire française, tout comme son mari Christophe, à l'île de la Réunion, dans l'Océan indien, Muriel a décidé de prendre un congé de six mois et de se mettre ainsi en disponibilité pour faire place à l'avènement d'une nouvelle tranche de vie qu'elle pressentait. C'est « l'univers » qui l'a guidé in extremis vers un stage, la veille même de son début, alors qu'elle n'en connaissait ni le thème ni l'animateur. Il s'agissait de géobiologie sacrée. L'animateur, Giorgio Thurn, le mari de Christiane, lui, savait intuitivement qu'il aurait douze participants et se demandait pourquoi la douzième personne n'était pas encore inscrite ! C'est pendant cette semaine que Muriel a reçu deux messages d'ISWARA destinés à Giorgio et qu'elle les lui a transmis. Ce « contrôle de ligne », par la qualité de la transmission, a confirmé que Muriel était la bonne personne pour coécrire ce livre avec la haute entité spirituelle qu'allait devenir ISWARA. Assez bouleversés par notre rencontre avec Muriel, Danielle et moi repartons avec chacun un exemplaire de ce livre.

Pour moi (et pour d'autres), « Rencontre avec ISWARA depuis l'Au-delà » représente le complément, en tant que témoignage venant « de l'autre côté du voile », de « Derniers fragments d'un long voyage ». Il illustre et prolonge les mots de Christiane Singer dans son dernier livre, le 1er mars 2007 : « Demain, comme tous les jours d'ici ou d'ailleurs, sur ce versant ou sur l'autre, est désormais mon jour de naissance. »

«Un message unique émanant d'un être familier qui nous parle de l'au-delà.»

Ce livre n'est bien sûr pas coécrit par la personne Christiane Singer, mais par l'entité spirituelle qu'elle est (re)devenue dans l'au-delà. Selon les convictions de chacune et chacun, cela peut être difficile à comprendre et/ou à accepter, et d'autant plus si l'on a été proche de cette personne éblouissante, sur cette terre. L'étymologie de « personne » est persona qui signifie « le masque ». La personne Christiane Singer, aujourd'hui disparue, a été une merveilleuse modalité terrestre — incarnation — d'une haute entité spirituelle. C'est celle-ci, avec l'accord et l'aide de ses propres guides spirituels, qui nous accorde le privilège unique de nous expliquer, autant que faire se peut, comment « cela se passe » de l'autre côté du voile. Avez-vous déjà reçu pareil cadeau ? Pas moi. C'est immense. Gratitude !

Bien sûr le style n'est pas celui, unique, flamboyant — et parfois gouailleur, marseillais - de Christiane Singer, mais le fond du message, son contenu, est, pour moi, en pleine adéquation, parfaitement congruent, avec les valeurs prônées par Christiane du temps de son séjour terrestre. Ce livre écrit « à quatre mains » nous permet d'entrer au coeur de la relation naissante, qui s'affirme de mois en mois, entre les deux êtres. ISWARA ne peut transmettre son message que grâce à la relation de confiance et de travail — subtile et pas gagnée d'avance — mais aussi d'amour qui s'établit et se renforce progressivement avec Muriel au fur et à mesure de l'avancement des transmissions. Celles-ci s'étendront sur neuf mois, le temps d'une gestation. Giorgio y sera intimement associé, notamment par une invitation de Muriel à Rastenberg, puis par un voyage de Giorgio à l'île de la Réunion, auprès de Muriel et de son mari Christophe. Au fil des écrits, Muriel partage avec nous, tour à tour, ses joies, ses scrupules, son sentiment de ne pas être à la hauteur de la tâche surnaturelle qui lui est assignée. Parfois une certaine culpabilité, sa réticence à se lier — comme cela lui est demandé — à cet être d'exception qu'elle n'a pas connu de son vivant alors que d'autres, qui en ont été si proches, peuvent avoir aujourd'hui le sentiment de s'en être éloignés... Au fur et à mesure de l'avancement des messages, ceux-ci deviennent de plus en plus forts, profonds, « essence-ciels ». Les deux êtres évoluent et grandissent en effet parallèlement, avec l'aide de leurs guides. Ainsi, la transmission s'affine, s'épure. Au début, l'entité spirituelle reste proche de sa dernière incarnation. Son expression a encore quelque chose de terrestre. Ensuite, elle peut progressivement s'éloigner, « prendre le chemin du très haut niveau spirituel auquel elle est destinée » et partager avec nous cette élévation. Le « filtre déformant » de la réception se réduit peu à peu pour n'être presque plus un obstacle.

J'ai fait, pour ma part, plusieurs fois la lecture de ces transmissions et j'ai, à chacune de ces occasions, ressenti comme la force d'une vague familière, bienveillante et grandissante, s'imprimer profondément en moi, même si tout, dans ces messages, ne m'est pas encore pleinement intelligible.

Voilà ! Si je vous écrivais le mois dernier que je ne propose cette lecture qu'à celles et ceux qui le souhaitent, c'est parce que je sais — et je respecte — que pour certaines et certains d'entre vous, ce qui précède reste hors de l'entendement possible, actuellement. Cela n'a pas d'importance. Peut-être que le kairos, le temps opportun, viendra plus tard. Et peut-être pas. C'est ainsi.

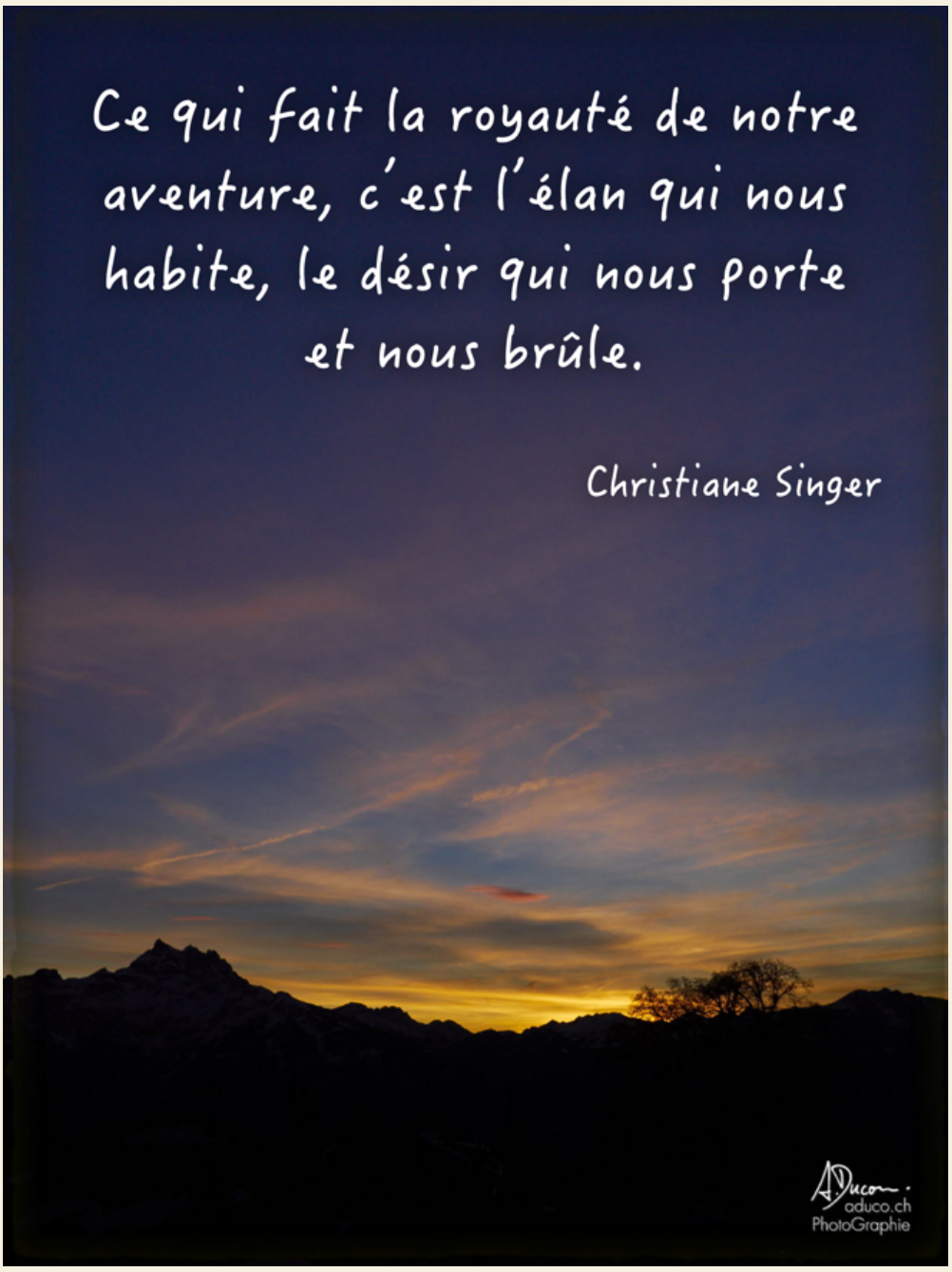
Dernière petite confession : je me suis demandé pourquoi le nom de Hermès avait été assigné à Muriel, en tant que médium. En effet, pour moi, un peu caricaturalement, Hermès était jusque-là le dieu des voleurs. Vérification faite dans mon dictionnaire des mythologies, Hermès, fils de Zeus et de Maïa, l'une des Pléiades, a en effet, comme bambin facétieux, remuant et devenu soudainement géant, dérobé le troupeau d'Apollon, le trident de Poséidon, l'épée d'Arès et la ceinture d'Aphrodite. Mais sa particularité de « divinité sérieuse », c'est d'être le messager des dieux, de veiller sur les carrefours. Il est prêt à accompagner une âme et à lui ouvrir la porte du domaine des morts. Tantôt dans le ciel et tantôt sur la terre, il sert de lien entre les mondes. Quel funambule !

Merci Muriel ! Merci ISWARA !

À chacune et à chacun : belle période de l'Avent.

Michel von Wyss

PhotoGraphies : Antoine Ducommun.

Citations imagées et informations sur :
http://aduco.ch/ChristianeSinger/

HOMMAGES À CHRISTIANE SINGER